

< Précédent

Ikea gomme les femmes de son catalogue...

Suivant >

3. Le lycée à facettes de Fuksas

NEXT MAGAZINE

Les premiers
samedis
du mois, retrouvez
notre magazine
mensuel mode,
musique et lifestyle

Des bureaux enfin vivables ?

21 décembre 2012 à 15:03

Par CLÉMENT GHYS



Le lieu du travail prend de nouvelles formes : exit l'open space, place au slow office ou au cool office. Quelques pistes d'architectes et designers.



Les espaces de l'Institut français, à Paris, ont été réaménagés par l'agence PCA. - PCA (photo : Jean-Philippe Mesguen)

- A + |

After office, littéralement «l'après-bureau». En titrant de la sorte son deuxième numéro, l'excellente revue *Stream*, créée par l'architecte français Philippe Chiambaretta, lance une problématique qui dépasse la simple discipline des bâtisseurs et affecte la quasi-totalité des travailleurs du tertiaire: comment envisager le lieu de travail actuel, comment dépasser le bureau, reliquat d'un positivisme professionnel issu de la seconde moitié

du XXe siècle?

Pavé de plus de quatre cents pages lancé dans le marasme théorique qui entoure la question, le numéro de *Stream* convoque architectes, designers, sociologues, penseurs, décideurs ou consultants qui, chacun, offrent leur vision de la question. Car c'est bien de regard qu'il s'agit quand on pense le bureau. De la série *Mad Men*, qui décrit la formation d'un capitalisme féroce et hiérarchisé dans les entreprises du New York des années 60, à *Friends*, dont le personnage Chandler Bing vit son travail en *open space* comme une souffrance motrice de son incapacité, en passant par le récent film *Shame* de Steve McQueen où le héros (Michael Fassbender), anonyme dans la masse, mate des pornos à son poste de travail, la représentation du bureau est au cœur de la fiction contemporaine.



Selon le critique d'art Clément Dirié, collaborateur de *Stream*, il s'agit là de «*la preuve que c'est un terrain à explorer, en perpétuelle mutation*». Spécialiste des liens entre le monde de l'entreprise et celui des plasticiens, il voit chez ces derniers une fascination sociétale pour cet univers, le cœur du pouvoir contemporain, et aussi une prise de conscience de la porosité des deux sphères. Si le capitalisme a radicalement changé ces dernières décennies, ses antres ont suivi. Et, comme le souligne *Stream*, la «*forme-bureau*» a muté et l'on voit apparaître aujourd'hui, dans les entreprises innovantes (comprenez sociétés bien conseillées, agences de communication ou spécialisées en nouvelles technologies), des termes nouveaux: le *slow office*, référence à la *slow food*, qui vise à dévouer des salles entières à la concentration des travailleurs ; l'*open office*, où les bureaux sont

ouverts sur l'extérieur avec des parois de verre et des murs transparents ; le cool office, l'espace où l'on s'amuse, ou encore le social office, lieu de rencontres où les individus se doivent d'interagir.

Le fabricant suisse de mobilier Vitra, spécialiste du design, mise quant à lui sur le citizen office qui veut, selon Isabelle de Ponfilly, directrice générale de la division française de la marque, que *«les employés soient comme des citoyens, responsables et autonomes»*. Prônant la *«communication et l'intimité»*, collaborant avec des designers comme Arik Lévy ou les frères Bouroullec, Vitra fait appel à des sociologues et des ergonomes pour réinventer l'espace du bureau. Et la même Isabelle de Ponfilly reçoit dans une salle sans chaise où deux canapés se font face avec un ordinateur posé sur une haute commode, *«le cerveau étant mieux irrigué quand on est debout.»* Derrière cet ensemble de *«formes-bureaux»* se dissimule une nouvelle identité du libéralisme, où l'entreprise, ultra-connectée et fonctionnant en réseau, est devenue un modèle, une philosophie à l'image de celle des magnats, respectivement de l'informatique et de la mode, Apple et Prada.



Ainsi, Isabelle de Ponfilly estime qu'en optimisant le lieu de travail, cela permet *«aux employés d'arranger les choses différemment même dans leurs espaces privés, de redéfinir leurs intérieurs, nourris des leçons de leur entreprise»*. Le discours critique est-il encore possible depuis que le monde du travail est devenu un ensemble flou, délaissant la violence fordiste? Clément Dirié avance que *«sur ces thèmes précis, l'opposition frontale n'a pas de grande utilité mais qu'il faut savoir inventer d'autres modèles, des contre-propositions»*.

Autant d'ébauches pragmatiques ou théoriques que *Stream* met en scène, Philippe Chiambaretta écrivant que *«l'espace de travail de demain (...) reste certainement à inventer et l'inertie relative des producteurs offre aux architectes l'opportunité d'être l'une des forces de proposition et d'imagination»*. Le débat est ouvert,

imprégné des enseignements des majestueuses tours de centres d'affaires essaimées au cours du XXe siècle. Carol Willis, directrice du Skyscraper Museum de New York juge que «*la forme suit la finance et la finance suit la fonction : elles sont interdépendantes*».

Stream 02, PCA Éditions, Diffusion Les Presses du réel, 29 €.

«Combiner la cellule et le cloître, le privé et l'ouverture»

Philippe Chiambaretta, architecte
et fondateur de la revue-livre *Stream*.

Pourquoi choisir la question du bureau comme colonne vertébrale du deuxième numéro de *Stream* ?

Après un premier numéro, consacré à l'idée de l'exploration, nous avons voulu cerner un sujet concret, le regarder sous différents prismes, avec des auteurs et des disciplines variés. En 2010, quand a commencé l'élaboration de cette revue, le thème du bureau est revenu après une période de morosité due à la récession. Les commandes ont redémarré. En architecture, le bureau est considéré comme un sujet « impur », commercial, à l'inverse du logement social. Je pense au contraire qu'il est digne d'intérêt et qu'il faut prendre du recul, en interroger la fonction, les mutations.

Comment expliquez-vous la diversité des propositions d'espaces de travail chez les architectes et les designers?

Nous sommes dans un paradigme où la crise actuelle nous conduit dans un monde hypermatériel, avec les questions des déchets, de la raréfaction des matières premières, et parallèlement d'une dématérialisation des capitaux comme du travail, notamment grâce à l'informatique. L'organisation des bureaux s'en trouve chamboulée. Aujourd'hui, on peut travailler partout, la technologie privée est plus puissante que celle d'entreprise, mais il faut toujours un lieu pour se réunir, échanger.

D'où la naissance de ces cool offices, dont le cliché est le siège de Facebook, où les employés font du skate dans les couloirs?

Il faut faire attention à la caricature, mais c'est vrai que des notions autrefois aberrantes deviennent la norme : des espaces de détente, de sieste, de jeux...

Vous venez de réinterpréter à Paris les locaux de l'Institut français et du siège de la Caisse des dépôts. Dans l'agencement apparaissent des thèmes évoqués dans la revue : système collectif, incursion des artistes dans

l'entreprise...

En tant qu'architecte, il faut prendre en compte le siège social comme une nécessité humaine, sociologique. À l'agence, nous réalisons un travail sémantique, demandant à une linguiste de repérer tout ce qui est écrit sur l'institution, de constituer un « champ de signes ». Notre tâche est de mettre en situation l'unicité du lieu. Pour le siège de la Caisse des dépôts, il s'agit de montrer la porosité entre secteurs privé et public. Pour l'Institut français, c'est la question du réseau et de la culture comme moteur qui s'est exprimée, grâce au tracé d'un parcours fléché dans les bureaux et à l'intervention de plasticiens.

Quels thèmes sentez-vous prédominants dans les projets de bureaux actuels?

La fin de *l'open space*! Cette idée d'entasser du monde, qui entraîne des problèmes d'intimité et de confort, est finie. Les architectes conçoivent aujourd'hui des espaces modulables, certaines salles destinées spécifiquement aux réunions informelles où l'on reste debout, d'autres pour des rendez-vous importants, des zones privées pour des moments de concentration ou d'isolement. L'enjeu aujourd'hui est de combiner la cellule et le cloître, le privé et l'ouverture.

Dans la postface de *Stream*, vous posez la question de l'avenir de ces centres d'affaires qui pourraient devenir obsolètes...

Construits sur le modèle de l'industrie tertiaire américaine, ces zones se sont multipliées dans le monde entier. Comment vont-elles évoluer ? Qui sait si bientôt, personne ne voudra plus y travailler, et qu'elles seront laissés à l'abandon, comme ces usines du nord de la France aujourd'hui en friche ? La Défense deviendra peut-être un lieu d'habitation, les problèmes d'accès rendant le quartier entier aberrant au niveau du bilan carbone. À quoi bon construire des bâtiments de bureau impeccables écologiquement parlant, si tout le monde s'y rend en voiture ?

Propos recueillis par Clément Ghys

Faites
tourner



Facebook



Twitter



Mail